

Le roman de la désindustrialisation et du  
déclassement français par Nicolas Mathieu\*

---

The Novel of French Deindustrialisation and Decline by Nicolas Mathieu

---

Powieść o deindustrializacji i degradacji społecznej  
we Francji według Nicolasa Mathieu

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

Université de Porto, ILC, APEF, Portugal

ORCID ID : <https://orcid.org/0000-0002-4564-2766>

e-mail : [jalmeida@letras.up.pt](mailto:jalmeida@letras.up.pt)

*Un jour la classe ouvrière avait existé. Ils pourraient en témoigner.*

*Si jamais quelqu'un demandait* (Mathieu, 2014, p. 438)

**Résumé.** Il s'agira dans cet article de nous attarder sur la description d'aspects sociologiques relatifs aux mutations subies au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle par le monde du travail et par l'industrie en France à partir d'une lecture sociale et laborale des romans de Nicolas Mathieu *Aux animaux la guerre* (2014), entre-temps adapté au cinéma, et *Leurs Enfants après eux* (2018). En effet, la poétique

---

\* Cet article a été développée dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la Science et la Technologie.

Publikację tomu sfinansowano ze środków Instytutu Językoznawstwa i Literaturoznawstwa UMCS. Wydawca: Wydawnictwo UMCS. Dane teleadresowe autora: Universidade d Porto, Praça de Gomes Teixeira, 4099-002 Porto, Portugal; tel. + 351 22 040 8000.

mathéusienne se signale, dans le cadre de la fiction narrative française contemporaine, dans la foulée d'un Zola, ou plus proche de nous, d'une Annie Ernaux, mais aussi de toute la tradition du roman prolétarien, par le souci de renouer avec la caractérisation du monde du travail dans sa crise profonde engendrée par la désindustrialisation, la mondialisation, la délocalisation et les mutations idéologiques et programmatiques de la gauche française, et occidentale en général. Nous verrons comment cet auteur, souvent à contrecourant de la *doxa* dominante, qui dévalorise, marginalise, voire méprise cette thématique, la rend au grand jour, mettant par là à nu toutes les apories sociopolitiques de notre temps, et de la France en particulier, en en brossant le portrait sociologique oublié ou tu.

**Mots-clés :** Nicolas Mathieu, désindustrialisation, déclin, France, travail

**Abstract.** This paper will focus on describing the sociological aspects of the changes undergone by the world of work and industry in France at the turn of the 21<sup>st</sup> century, based on a social and labour reading of Nicolas Mathieu's novels *Aux animaux la guerre* (2014), now adapted for the cinema, and *Leurs Enfants après eux* (2018). In the context of contemporary French narrative fiction, Mathieu's poetics, following in the footsteps of Émile Zola or, closer to home, Annie Ernaux, but also in the wake of the whole tradition of the proletarian novel, are characterised by a concern to revive the characterisation of the world of work in its profound crisis engendered by deindustrialisation, globalisation, relocation and the ideological and programmatic mutations of the French left, and the Western left in general. We will see how this author, who often goes against the grain of the dominant *doxa* that devalues, marginalizes and even scorns this theme, brings it out into the open, thereby exposing all the socio-political aporias of our time, and of France in particular, by painting a sociological portrait that has been forgotten or ignored.

**Keywords :** Nicolas Mathieu, deindustrialisation, decline, France, work

**Abstrakt.** Celem niniejszego artykułu jest analiza socjologicznych aspektów przemian, jakie zaszły w świecie pracy i przemyśle we Francji na przełomie XXI wieku, w oparciu o społeczną lekturę powieści Nicolasa Mathieu *Aux animaux la guerre* (2014), która doczekała się również adaptacji filmowej, oraz *Leurs enfants après eux* (2018). Poetyka Mathieu wyróżnia się na tle współczesnej francuskiej prozy narracyjnej, wpisując się w tradycję Émilia Zoli, a bliżej naszych czasów – Annie Ernaux, poprzez wyraźne dążenie do odtworzenia i zrozumienia świata pracy w jego głębokim kryzysie, będącym skutkiem deindustrializacji, globalizacji, relokacji oraz ideologicznych i programowych przemian francuskiej (a szerzej: zachodniej) lewicy. Autor, często w kontrze do dominującego dyskursu, który marginalizuje, dewaluje, a nawet obdarza pogardą tematykę pracy, stawia ją w centrum uwagi. Wydobywa tym samym na światło dzienne szereg aporii społeczno-politycznych współczesności, zwłaszcza francuskiej, kreśląc zarazem portret socjologiczny grup społecznych dotkniętych przemianami – portret często przemilczany lub wyparty ze sfery publicznej świadomości.

**Słowa kluczowe:** Nicolas Mathieu, deindustrializacja, upadek, Francja, praca

## 1. INTRODUCTION

Notre approche de la thématique du travail par la fiction française prend le contrepied de ce qui est peut-être attendu puisqu'il s'agira de s'attarder, à partir de l'absence ou de la précarité du facteur travail, sur le phénomène du chômage massif, sur la description d'aspects sociologiques relatifs aux mutations subies au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle par le monde du travail

et par l'industrie en France à partir d'une lecture sociale des romans de Nicolas Mathieu *Aux animaux la guerre* (2014), entre-temps adapté au cinéma, et *Leurs Enfants après eux* (2018). Journaliste, puis rédacteur avant de s'affirmer comme écrivain avec *Aux animaux la guerre* (2014), dont il est le scénariste de l'adaptation en série, Mathieu s'intéresse au sort de la classe ouvrière, du Grand Est français en l'occurrence (2014, p. 71), cette grande perdante de la mondialisation, oubliée, voire méprisée de la nouvelle gauche diversitaire, et dont le sort est scellé par la désindustrialisation progressive et la délocalisation des moyens de production. Il se verra d'ailleurs décerner le prestigieux prix Goncourt en 2018 pour le roman *Leurs Enfants après eux* (2018) dont la trame narrative ressasse le même cadre de déclin industriel et ses retombées sociologiques dans la même région lorraine.

On peut légitimement inscrire le style mathieusien entre le désir d'« écrire le réel » (Viart et Vercier, 2005, pp. 207-352) et le retour sur son passé personnel en tant qu'« écriture de soi » (pp. 25-124) ; un passé correspondant à une époque dépassée dont il peut témoigner, mais qui signe la fin d'un certain monde où n'évoluent plus que des « vies minuscules » (Michon, 1984), et où le cadre industriel, et donc laboral, est en pleine régression ou mutation. Il se signale par la description de ces contextes en décrépitude, où les espoirs se font rares et où les individus ont du mal à trouver un sens à leur vie. Dans les deux romans qui retiennent notre attention, on trouvera une critique sociale qui traduit une prise de conscience aiguë des clivages sociaux dans la France post-industrielle et en voie de déclassement. En cela Mathieu redessine la forme du roman social zolien, proche quelque part du style d'Annie Ernaux. Dès lors, la plume de Mathieu se caractérise par un réalisme singulier, une attention aux détails du quotidien et une profonde empathie pour ses personnages, pour la plupart issus des classes populaires et ouvrières dont la condition socioéconomique se voit décrite sans concession : « Martel gagne 1612,13 euros par mois. Il est ouvrier chez Velocia » (2014, p. 28). Elle s'inscrit plus particulièrement dans la lignée esthétique de la littérature prolétarienne française du XX<sup>ème</sup> siècle, comme celle à laquelle Jacques Malaquais adhéra avec *Les Javanais* (1939) où est dépeint la réalité sans chercher à édifier un héros prolétarien idéalisé. À cet égard, on gagnera à relire la théorisation de la condition prolétarienne mise en fiction mise en œuvre par Henry Poulaille (1930).

## 2. DEUX ROMANS DE LA DÉSINDUSTRIALISATION

La matière diégétique d'*Aux animaux la guerre* (2014) se déroule dans une petite ville industrielle en crise des Vosges, où une usine, Velocia, « l'usine d'équipements automobiles toute proche » (2014, p. 35), qui fait vivre la majorité des habitants, est sur le point de fermer, et prépare un plan social avec tous les acteurs

en recourant aux démarches juridiques d'usage : « Cette fois ça y était, l'usine était bonne pour un plan social » (p. 141). Cette fatalité sociale entraîne des conséquences concrètes sur la vie des travailleurs, en impliquant la liquidation des moyens de production (pp. 162-166) : « - Les vieux, vous en avez rien à foutre. Vous êtes tranquilles si l'usine ferme, avec votre ancienneté. Pour nous, c'est pas la même » (p. 147). Le récit en dépeint les effets dévastateurs sur les travailleurs et l'écosystème social local à partir de l'évolution chorale de personnages déboussolés. Les deux personnages principaux sont Martel, un ouvrier quadragénaire de l'usine, un prolétaire en somme, violent et désabusé, père de deux filles qu'il élève seul après un divorce : « Martel avait toujours été un mauvais fils. Et aussi loin qu'il se souvenait, il avait toujours manqué d'argent » (p. 25). Il s'est fait remarquer au sein de l'entreprise en tant que représentant syndical, mais n'a pas résisté à détourner des fonds, ce qui le conduira à s'enfoncer dans des magouilles et l'entraînera dans une spirale de violence, de peur d'être dénoncé au sein de l'entreprise : « À partir de là, Martel s'était octroyé quelques facilités de crédit. Il avait gardé quelques chèques-vacances sans les payer [...]. Puis il s'était payé des formations, coûteuses mais nécessaires, absolument bidons aussi » (p. 83). Par ailleurs, il y a Bruce, un homme marqué par son passé et les violences éprouvées dans les missions. À présent, il travaille dans une entreprise de sécurité, alors que son existence est faite de solitude et d'un certain degré de marginalité : « Depuis qu'il ne bossait plus à l'usine, il avait tendance à forcer sur le coke. Sans compter les stéroïdes qu'un pote de la salle de muscu lui refilait. Du coup, il était tout le temps comme ça, énervé, tendu, incapable de se concentrer » (AG, p. 182).

Mais il y a aussi Rita, « inspectrice du travail » (2014, p. 31), dans une région où « le travail était devenu une denrée trop rare pour qu'on fasse la fine bouche » (p. 31), femme esseulée en quête d'un sens à son existence, et qui croit le trouver en hébergeant une jeune fille étrangère dont on apprend qu'elle est une prostituée échappée du bordel, engendrant par là le désir de vengeance des proxénètes, les Benbarek. Pour arranger ses soucis financiers, Martel se charge de la poursuivre à la solde des Benbarek : « Putain de Benbarek... - J'ai besoin de quinze mille, dit Marcel » (p. 136).

Dès lors, si *Aux animaux la guerre* s'inscrit dans le genre du polar et du roman noir, c'est surtout la thématique du travail, ou plutôt du chômage dans une région en déclin socioéconomique qu'il figure sous forme de déclin français généralisé. À cet égard, un essai comme *La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie* (Fourquet et Cassely, 2021) porte un regard sociologique et statistique sur cette réalité, et brosse un portrait sans concession d'une France moche, délaissée par la mondialisation, méprisée par les élites politiques et séduite par les populismes de tous bords. L'essai acte et décrit, entre autres aspects et descripteurs sociaux, la mutation du statut du facteur travail à partir des années

1980, une balise marquant le début de la mondialisation des moyens et des lieux de production industrielle, ainsi qu'une transformation idéologique importante à gauche, de plus en plus désintéressée du prolétariat et engagée dans les causes diversitaire et altéritaire de remplacement. En France, on observe la disparition de milliers de sites industriels et, simultanément, la prolifération des supermarchés. Dans les périphéries, l'effacement des usines, comme celle de Velocia dans le roman de Mathieu, remplacées par des bases logistiques ou de loisirs, entraîne l'effacement social et symbolique du prolétariat au profit d'une ubérisation du travail.

D'ailleurs, Mathieu se réclame plutôt d'une gauche populaire et prolétarienne :

La gauche doit renouer avec une de ses missions historiques qui est de représenter les intérêts de ces classes populaires. Jusqu'aux années 1980, le Parti communiste les structurait culturellement et intellectuellement. Il n'a jamais vraiment eu de chance d'accéder au pouvoir, mais ses 30 % aux élections et la puissance de la CGT donnaient un cadre. Depuis, le PC est mort, et le PS a emprunté une autre trajectoire... En conséquence, les classes populaires sont à l'extrême droite ou abstentionnistes (Braunstein, 2022).

D'où son accointance affichée avec le mouvement des Gilets jaunes : « Les Gilets jaunes, c'était un peu ça, des catégories sociales dominées qui ont joui à un moment d'éprouver leur force. D'être ensemble » (Braunstein, 2022).

*Aux animaux la guerre* s'avère, dès lors, le portrait d'une France moche, déclassée, où les ouvriers d'hier tentent de survivre dans une existence médiocre, des « vies minuscules » (Michon, 1984). Le narrateur décrira la cousine de Martel comme étant une « de ces beautés prolétaires » (2014, p. 74). De même, l'auteur-narrateur opère la caractérisation des gens d'ici confrontés à la précarité, à la déshumanisation et au déclassement dans leurs habitudes de consommation et train vie : « [...] mais Bruce pouvait voir que l'appartement du chômeur était drôlement coquet pour un mec qui vivait seul : des rideaux de couleur à toutes les fenêtres, des sculptures en bois du genre perroquet ou penseur de chez Gifi [...] » (p. 268). On y lit un portrait sociologique et politique des classes laborieuses autochtones, comme ce « monde d'où vient Rita » (p. 354) :

Familles où l'on se chaille autant qu'on s'aime, les parents qui débinent le patron mais vont au boulot avec trente-neuf de fièvre, qui ne consulteront jamais un psy mais n'ont rien contre les rebouteux, qui parlent de grande musique et achètent des bouquins chez France Loisirs. Ils divorcent maintenant comme les autres, votent de moins en moins et s'imaginent être la norme à partir de laquelle on se calcule ailleurs. Ils sont la moyenne (2014, p. 354).

« Ceux de Rita » (p. 354) figurent les travailleurs français, ouvriers pour la plupart, qui prennent acte malgré eux de l'expiration des Trente Glorieuses, du plein emploi et de la croissance économique infinie engendrant un solide système social et la promesse d'un ascenseur social : « cette race obstinée, inquiète, qui se plaint constamment, des immigrés, des impôts, des limitations de vitesse, des camps volants comme des technocrates, du pouvoir d'achat et de la nullité des programmes télé, de la neige en hiver et de la canicule en été, cette race a pour elle de ne pas lâcher » (p. 354).

Voilà cette race déclassée et remplacée par un processus de désindustrialisation locale, et par le fait d'autres industrialisations installées ailleurs, le prolétariat d'hier éprouvant les limites de sa capacité de solidarité. On produit désormais ailleurs dans une logique de délocalisation infinie et incontrôlable : « Une usine roumaine avait fait grève pour des augmentations. À leur tour de ne plus être compétitifs. Une partie de la production était relocalisée » (2014, p. 82) ; « Si les Chinois ne nous piquaient pas tous nos marchés, on n'en serait pas là ! » (p. 212). On est passé d'une économie de production à celle d'une consommation bas de gamme, ces « hypermarchés monstres voués aux joies de l'approvisionnement hebdomadaire » (p. 89), « Peut-être bien une zone commerciale toute neuve pour débiter des vêtements chinois, des meubles à la con, des burgers végétariens » (p. 433).

En outre, ce contexte annonce l'ambiguïté du regard que les « gens d'ici » portent sur l'autre, venu d'ailleurs, tiraillés qu'ils sont entre la fascination, figurée par l'effet que Joe Dekkara, venu de Tahiti cause sur le lycée, les filles et plus particulièrement Lydie du fait de sa racisation (2014, p. 256), et, d'autre part, la méfiance que les immigrés non-Européens commencent à susciter sur les couches populaires au point de les faire transférer leur vote vers la droite souverainiste, comme Martel qui « [a]vant de faire la navette de l'usine au Leclerc, quand il ne se plaignait pas encore que trop d'impôts et trop d'Arabes, quand il avait autre chose en tête que les congés et les trente-cinq heures » (AG, p. 290).

On retrouvera toutes ces problématiques sociales dans *Leurs Enfants après eux* (Mathieu, 2018) dont le cadre géographique et les personnages sont assez comparables, et où le traitement du facteur travail connaît un développement semblable dans une France en voie de déclassement. En effet, le récit dépeint la vie de plusieurs adolescents à Heillange, une petite ville ouvrière en crise de l'Est de la France entre 1992 et 1998.

On y lira de façon chorale les déboires d'Anthony, quatorze ans, évoluant dans un milieu ouvrier condamné à disparaître sous l'effet de la désindustrialisation, en compagnie de son cousin, Kevin, et les filles avec qui ils rêvent tous de sortir, dont Steph. On suit également le parcours difficile de Hacine, un jeune issu de l'immigration marocaine, qui vit dans une cité difficile, et se case médiocrement après être passé par la délinquance.

*Leurs Enfants après eux* est le roman social des frustrations d'une jeunesse que le travail et l'espoir de l'ascension sociale ne structurent plus, vivant dans l'ennui d'un cadre marqué par le déclin industriel. À nouveau, les petites gens d'ici sont décrites comme les perdants de la globalisation et de la délocalisation des facteurs économiques, dont le travail. Le portrait sociologique d'une région et d'une époque est sans appel. Les parents d'Anthony ont fini par divorcer : le père a sombré dans l'alcoolisme ; la mère est usée par le travail et la séparation, mais c'est la restructuration de l'entreprise qui la déprime, où elle ne se retrouve plus.

En fait, le Grand Est symbolise toute la France ouvrière et prolétaire déclassée par une dynamique socio-économique, mais aussi idéologique, dans laquelle elle a le sentiment de ne plus compter :

Dans ce monde-là, les cols-bleus ne comptaient plus pour rien. Leurs épopées étaient passées de mode. On riait de leurs syndicats grande gueule et toujours prêts à pactiser. À chaque fois qu'un pauvre type revendiquait une existence moins lamentable, on lui expliquait par A plus B combien son désir de vivre était déraisonnable. À vouloir bouffer et prendre du bon temps comme tout le monde, il risquait d'enrayer la marche du progrès (2018, p. 278).

Tandis que, qui dit mondialisation, dit délocalisations : « Si on lui [Patrick] augmentait son salaire, son travail filerait en banlieue de Bucarest. Des Chinois, autrement besogneux et patriotes, feraient le taf à sa place » (p. 279).

Cette intuition d'un remplacement et d'un déclassé sur la scène, tant globale que locale, commence tout doucement, ici aussi, à induire la méfiance par rapport à l'autre, l'immigré vu comme une menace déstabilisatrice du travail, d'autant plus que le logiciel idéologique de la gauche projette de compenser l'inertie militante de l'ouvrier d'ici par la nouvelle figure victimaire et révolutionnaire du migrant. En conséquence, on observe les premiers transferts directs du vote communiste ou socialiste vers le FN dans les classes prolétaires, ce que l'avenir devait confirmer : « [Gérard] s'est marié à une Antillaise aux cheveux courts, ce qui ne l'a pas empêché de voter pour le FN une ou deux fois » (2018, p. 190), tout comme on lit dans le contexte de l'enterrement de Luc Grandemange, un ancien métallurgiste, que sa vie « [...] se confondait avec l'histoire économique de la vallée. Metalor, Rexel, Pomona, City2000, la Socogem. Rien en revanche sur les périodes de vaches maigres, le chômage, les plans sociaux, le syndicalisme, la politique, la dernière campagne, durant laquelle il avait collé des affiches pour le FN » (2018, p. 311).

Par ailleurs, à l'instar de la tendance décrite dans *Aux animaux la guerre*, on observe la reconversion des lieux et habitudes de consommation, ainsi que la muséification symbolique de l'industrie, c'est-à-dire la conversion du territoire industriel en « territoire consommé et sublimé » (Fourquet et Cassely, 2021, pp. 71-79) :

La mairie, avec l'aide du conseil régional et de l'État, soutenait donc des hypothèses de développement novatrices. Le tourisme devait permettre une renaissance. Après la réfection du camping, l'agrandissement du club nautique, on multipliait maintenant les rues piétonnes, les pistes cyclables et on annonçait un musée du fer et de l'acier flambant neuf pour l'an 2000 (Mathieu, 2018, p. 414).

Ainsi, « [d]ans la France d'après, le monde de la mine, jadis si présent dans des régions entières, ne subsiste plus qu'à l'état de traces ou des vestiges plus ou moins valorisés » (Fourquet et Cassely, 2021, p. 40). À Heillange, le maire entend même construire un « parc à thème » (Mathieu, 2014, p. 113).

### 3. CONCLUSION

Les deux romans dans lesquels nous venons de souligner le traitement spécifique de la problématique du travail, évoquent un monde qui se meurt sur lequel Nicolas Mathieu porte un regard simultanément personnel nostalgique et social idéologique sous le prisme d'une gauche prolétarienne, attachée aux classes ouvrières d'ici ; une gauche d'avant le rapport *Terra Nova* « Gauche : quelle majorité électorale pour 2012 ? » (Ferrand, 2011) et sa réorientation diversitaire et alteritaire, ce nouveau peuple issu d'ailleurs, censé remplacer la vieille souche travailleuse déclassée dans son existence et dans les discours publics. Cette posture lui a valu quelques critiques de la part de la *doxa* dominante à gauche. S'il a cosigné dans *Libération*, le 23 mars 2023, la tribune du mouvement contre le projet de réforme des retraites, et rédigé pour *Mediapart* une diatribe anti-macroniste sur le même sujet intitulé « Savez-vous quelle réserve de rage vous venez de libérer ? » (Mathieu, 2023), il n'en détonne et n'en fait pas moins tache. On le dit lu et apprécié par la Macronie ; son idylle avec une fille de princesse monégasque a intrigué, alors que sa critique sévère du politiquement correct woke en littérature, traduite par les relecteurs de sensibilité, a défrayé la chronique.

Contrairement à d'autres écrivains au goût du jour idéologique et médiatique, Mathieu jette un regard critique et lucide en profondeur sur l'évolution de la France et de son prolétariat. Et ce n'est certes pas un hasard si l'*incipit* évoque les violences liées à la guerre d'Algérie, alors que l'*excipit* se demande ce que la France est en train de devenir à partir de la *vox populi* :

Rita range son dessin et termine son café en écoutant la grosse femme qui lui explique que plus rien n'est comme avant, mais qu'en même temps, ça a toujours marché comme ça. Du temps qu'elle était jeune, des étrangères on n'en voyait pas. Ou alors si, quelques négresses, une ou deux polacks, mais pas dans ces proportions. Dubitative, elle se demande si le pays ne serait pas en train de barrer en couille (Mathieu, 2014, p. 443).

REFERENCES/REFERENCIAS/ BIBLIOGRAFIA

- Braunstein, Jacques. (2022). *Nicolas Mathieu : « le désir a une puissance révolutionnaire »*. <https://www.ladn.eu/nouveaux-usages/usages-et-style-de-vie/nicolas-mathieu-disparition-gauche-a-laisse-place-a-un-profond-sentiment-dabandon-et-a-des-humeurs-tristes/> (page consultée le 9 avril 2025).
- Ferrand, Olivier. (2011). *Gauche : quelle majorité électorale pour 2012 ?*. <https://tnova.fr/democratie/politique-institutions/gauche-quelle-majorite-electorale-pour-2012/?utm> (page consultée le 9 avril 2025).
- Fourquet, Jérôme, Cassely, Jean-Laurent. (2021). *La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie*. Paris : Seuil.
- Malaquais, Jacques. (1939). *Les Javanais*. Paris : Denoël.
- Mathieu, Nicolas. (2014). *Aux animaux la guerre*. Arles : Actes Sud.
- Mathieu, Nicolas. (2018). *Leurs Enfants après eux*. Arles : Actes Sud.
- Mathieu, Nicolas. (2023). « Savez-vous quelle réserve de rage vous venez de libérer ? ». <https://www.mediapart.fr/journal/politique/180323/savez-vous-quelle-reserve-de-rage-vous-venez-de-liberer> (page consultée le 9 avril 2025).
- Michon, Pierre. (1984). *Vies minuscules*. Paris : Gallimard.
- Poulaille, Henry. (1930 [1986, 2002 et 2013]). *Nouvel âge littéraire*. Paris : Librairie Valois.
- Viart, Dominique, Vercier, Bruno. (2005). *La Littérature française au présent : héritage, modernité, mutations*. Paris : Bordas.

---

Data zgłoszenia artykułu: 22.04.2025

Data zakwalifikowania do druku: 01.07.2025